

Vol. 4, N°16, pp. 135– 144, DECEMBRE 2025

Copy©right 2024 / licensed under CC BY 4.0

Author(s) retain the copyright of this article

ISSN : 1987-1465

DOI : <https://doi.org/10.62197/OIDV9443>

Indexation : Copernicus, CrossRef, Mir@bel, Sudoc, ASCI, Zenodo

Email : RevueKurukanFuga2021@gmail.com

Site : <https://revue-kurukanfuga.net>

*La Revue Africaine des
Lettres, des Sciences
Humaines et Sociales
KURUKAN FUGA*

LA VIE COMME FINALITÉ DE LA MORT : CONCEPTION ÉGYPTIENNE ANTIQUE ET VISIONS MODERNES ET CONTEMPORAINES

Franck KOUADIO-Université Félix HOUPHOUËT-BOIGNY Abidjan (Côte d'Ivoire)

kouadio.franck89@ufhb.edu.ci

Yao Kra Marcelle AMANI-Université Félix HOUPHOUËT-BOIGNY, Abidjan (Côte
d'Ivoire)

marcelleamani21@gmail.com

Résumé : L'hypothèse sous-jacente à cette étude est que la vie est la vérité et la finalité de la mort. Paradoxe, non-sens ou expression de la réalité existentielle en son authenticité ? D'ordinaire, on oppose la mort à la vie, en la présentant comme son moment négatif. Comment la mort, en néantisant la vie, se la projette-t-elle comme sa propre fin ? Ce problème fondamental découle de l'aporie conceptuelle que génère toute tentative d'intelligibilité de la mort. Sa compréhension et sa résolution partent de l'analyse de deux problèmes sous-jacents : est-il possible de saisir phénoménologiquement l'être de la mort ? Comment la vie peut-elle être visée par la mort comme sa finalité ? L'examen transcendantal et historico-culturel de cette problématique permet de montrer l'identité ontologique et dialectique de la mort et de la vie. La survenue de la mort dit ontologiquement et dialectiquement le passage à la vie authentique comme éternité. L'histoire multimillénaire de la culture et de la spiritualité égyptiennes antiques, à travers la résurrection osirienne, est inspirante, à juste titre, pour ce qu'elle permet de saisir la vocation éternelle et la nature divine de l'homme par-delà la mort.

Mots-clés : Éternité, Humain, Mort, Résurrection, Vie.

Abstract : The underlying hypothesis to this study is that life is the truth and the finality of death. Paradox, nonsense or expression of existential reality in its authenticity ? Usually, death is opposed to life, by presenting it as its negative moment. How does death, by neglecting life, project itself as its own end, that is, as the instance of its destiny self-realization ? This fundamental problem results from the conceptual aporia generated by any attempt at the intelligibility of death. Its understanding and its resolution starts from the analysis of two underlying problems : is it possible to grasp phenomenologically the being of death ? How can life be targeted by death as its finality ? The transcendental and historical-cultural examination of this problematic shows the ontological and dialectical identity of death and life. The occurrence of death dialectically means the passage to authentic life as eternity. The millennial history of ancient Egyptian culture and spirituality, through the Osirian Resurrection, is rightly inspiring, for it allows us to grasp the eternal vocation and divine nature of man beyond death.

Key words : Death, Eternity, Human, Life, Resurrection.

Introduction

Là où il est permis de vivre, il y a paradoxalement la nécessité de devoir, un jour, mourir. L'homme, en tant qu'être vivant, n'échappe pas à ce destin implacable qu'est la mort. Si la mort apparaît comme une inéluctable, elle est, toutefois, diversement appréciée. Les Égyptiens de l'Antiquité considèrent que la mortalité répond à un besoin de vitalité, et que la mort advient afin que la vie puisse se perpétuer éternellement. Cette pensée, tirée des paragraphes 60 et 61 du *Livre des Morts*, donne un aperçu de la conception égyptienne de la mort. On peut, en effet, y lire ceci : « L'Osiris N a été intègre sur terre devant Ra, il aborde heureusement auprès d'Osiris. (...) L'Osiris N s'envole comme un épervier, il glousse comme l'oie de Seb, il est éternellement à l'abri de la destruction le serpent Nehbka », (P. Pierret, 2024, pp. 31-32). L'Osiris N représente le défunt. Libérée de son corps, son âme devient indestructible et peut s'envoler vers l'éternité divine, à l'instar du dieu Osiris, si du moins sa conduite durant sa vie terrestre a été exemplaire, c'est-à-dire conforme aux lois de la Maât.

Cette thèse s'oppose à la conception de M. de Montaigne, qui estime que la mort cause l'anéantissement de l'homme, dans un geste de préhension radical. Ce dernier considère la mort comme le terme de la vie. Il faut vivre et penser sous l'horizon imminent de la mort. La mort représente l'épreuve décisive qui juge de l'authenticité de la sagesse humaine. « La mort est bien le bout, non le but de la vie » (M. Montaigne, *Essais*, 1987, liv. 3, chap. 12). Pour Montaigne, la mort serait donc là où s'achève péremptoirement la vie. Deux conceptions distinctes de la mort s'affirment, à savoir, celle égyptienne, postulant la réalité d'une vie après la mort, et celle montaignienne, faisant de la mort un bout, c'est-à-dire un terme définitif. Cette divergence conduit à un paradoxe qui suscite la problématique suivante : comment la mort, en tant que terme définitif et péremptoire de la vie, peut-elle en même temps se présenter comme instance de passage à la vie éternelle ? Dans cet article, nous postulons l'hypothèse selon laquelle la vie est la finalité de la mort.

Pour examiner cette problématique et vérifier l'hypothèse sous-jacente, la méthode phénoménologique est nécessaire. Elle permet de comprendre, d'abord, les mécanismes psychologique et socioculturel, les croyances et les enjeux idéologiques qui entourent ce phénomène. Cette phénoménologie permet ensuite, de déconstruire les idées reçues pour montrer que, par-delà la mort, scintille l'éclat de la vie, ou, ce qui revient au même, la vie se révèle, via la mort, dans sa vérité et sa fulgurance extatiques. Étant donné l'acuité de la question du rapport mort-vie, la méthode phénoménologique se voit adjoindre la méthode historico-culturelle, afin de déceler des cadres conceptuels, des théories et des pratiques susceptibles de fonder en raison l'hypothèse selon laquelle la mort est médiation vers la vie.

1. Phénoménologie de la mort

La phénoménologie de la mort est l'effort pour appréhender l'essence. La possibilité d'une compréhension immédiate de la mort est sous-tendue par la réalité des sentiments et des réflexions que la conscience de son existence inspire. Dans le cas d'espèce, la conscience de la mort inspire à l'homme au moins deux choses : d'une part, la hantise, qui provient de la peur et de l'angoisse ; de l'autre, l'ambiguïté, liée à sa double existence mystérieuse et réelle. La première section traitera de la hantise de la mort, puis la seconde, de son ambiguïté.

1.1. Hantise de la mort

La mort constitue une effroyable source de hantise. L'homme est, de tous les êtres, celui qui a conscience de sa mortalité. La conscience de la mort la révèle comme une nécessité tout à la fois troublante, angoissante et effroyable. Les chants égyptiens de harpiste expriment le caractère éphémère de l'existence terrestre et l'inéluctabilité de la mort en déconseillant à l'homme d'y penser : « Sois heureux et n'y pense pas ! (...) ne tourmente pas ton cœur, jusqu'à ce que vienne à toi ce jour de plainte funèbre. Celui au cœur las (i. e. Osiris) n'entend pas leurs

cris, et leurs plaintes ne font revenir personne du tombeau (Hardjedef, 1984, pp. 102-103) ». Comment être heureux et ne pas se tourmenter ?

La crainte de la mort se justifie parce que sa survenue cause l'anéantissement du corps et l'évanescence de l'âme. La mort détruit l'intégrité physique, morale et spirituelle de l'homme. Elle arrache l'être humain à la réalité plénière du vécu social en tant qu'individu pour l'entraîner dans un néant d'être insondable. « L'expérience de la mort, c'est d'abord l'expérience de celui qui m'était proche, de mon ami, de mon père, de ma mère, etc., qui soudainement est devant moi mort » (T. Collin, 2015, p. 191). Celui qui témoignait de sa présence et de sa vitalité, par la massivité dynamique de son corps et par la vivacité intelligible de sa conscience, tombe ainsi dans l'univers du souvenir, où règne l'oubli. L'être vivant, concret, qu'il aura été, passe dans le monde de l'invisible ; sa réalité devient idéalité, si ce n'est virtualité. Le mort rappelle la figure humaine qu'il était, de son vivant, sans pouvoir coïncider avec cette dernière. Être mort, c'est n'être plus personne, en ce sens que la vitalité et l'humanité cessent d'habiter l'enveloppe corporelle du défunt. C'est cette néantisation de la vie, qu'est l'expérience de la mort, qui hante continuellement l'homme.

La hantise de la mort conduit à une attitude fugitive à son égard. Un florilège de procédés stylistiques et langagiers, anthropologiques et culturels existe, qui confère à ce phénomène une capacité agissante au-delà des pouvoirs et possibilités humaines. La transcendance et la hantise de la mort transparaissent chaque fois que l'on entend employer ces expressions : signes de la peur, du déni, de la crainte, de la mélancolie, de la tristesse, de l'horreur et de l'effroi que provoque le phénomène mortuaire dans la société et la culture. « La mort, en effet, s'avère dangereuse : elle pervertit la parole, défait les comportements, inverse les activités quotidiennes, détruit les biens et stérilise la terre, culpabilise le lignage » (J. -P. Eschlimann, 1985, p. 6). Elle semble désagréger le lien social, mais aussi perturber l'équilibre individuel et la psychologie du sujet humain encore vivant. L'homme est chaque fois surpris par la mort. Celle-ci est sournoise, rapide, violente, mais aussi imparable et irrémédiable.

Si l'homme réussit tant bien que mal à la retarder par ses prouesses scientifiques et médicales, ses efforts pour s'y dérober ou s'immuniser contre elle restent, à ce jour, vains. L'introduction de techniques médicalisées et de technologies innovantes de prolongation de la vie telles que la réanimation cardiopulmonaire, l'assistance respiratoire, la transplantation d'organes et le rajeunissement cellulaire n'ont pas encore permis de supprimer la mortalité de l'homme. La science et la technique demeurent dans l'incapacité à sonder avec succès le gouffre de la mort. « La mort est comme interdite, on a pu parler du refus viscéral de la mort. On a évacué la mort, jusque dans le vocabulaire, le mot lui-même est tabou » (J.- P. Guitton, 2015, p. 7). L'homme tente vainement et désespérément de fuir la mort en la sublimant. Pourtant, la mortalité est irrémédiablement programmée suivant l'ordre naturel des choses. Les ruses et subterfuges langagiers, tout comme les prouesses techno-médicales ont une efficacité pratique, certes, mais limitée face à la mort.

La mort semble consubstantielle à l'homme si bien que personne n'est dispensé de mourir. Face à la mort, la vie apparaît contingente, presque insignifiante. L'homme ne prend conscience de sa mortalité qu'à l'âge de raison, de manière tardive. Sans qu'il l'ait souhaité ni voulu, il est obligé de se soumettre à l'implacable verdict de la vie : devoir mourir. La conscience de la mort et les stratagèmes prétendument dérogatoires, voire diversives n'ont, manifestement, aucun effet sur elle, loin s'en faut. « Ainsi subsiste le dilemme humain : trop de savoir pour une vie trop courte » (J. Assmann, 2003, p. 23). Le savoir de la mort et les gesticulations pour s'en prémunir semblent épaissir davantage le mystère qui la recouvre. La mort demeure un phénomène éminemment mystérieux. Ce mystère impénétrable a, cependant, l'air d'une force monstrueuse dont les manifestations sont réellement vécues. La réalité des effets de la mort lui donne d'exister réellement. Le mort, c'est-à-dire, le cadavre, prouve que la mort est bien réelle. La douleur du deuil et la conscience de l'imminence de sa propre mort inspirent une peur réelle

qui prouve davantage la réalité de la mort. La phénoménologie de la mort conduit ainsi à la découverte de son ambiguïté. La mort est ambiguë pour ce qu'elle semble tout à la fois mystérieuse et réelle. La section suivante abordera cette ambiguïté de la mort.

1.2. L'ambiguïté de la mort

L'homme, en tant qu'être mortel, doit mourir. C'est cette implacable vérité qui donne de constater des scènes de mort partout et de tout temps. La nécessaire mortalité de l'homme et de tout vivant découle de la vie elle-même qui les porte. « Et pourtant cette évidence, chaque fois que nous la rencontrons, nous paraît toujours aussi choquante ! » (V. Jankélévitch, 2017, p. 19). Ce qui est davantage choquant dans la survenue de la mort, c'est qu'on a beau avoir la certitude de devoir l'affronter, s'y soumettre et s'y plier, on ignore, pourtant, tout, des circonstances de cette mort. Cette ignorance certaine, tout en nous montrant nos limites, met en exergue le mystère entier qui recouvre le phénomène de la mort.

Être mystérieux, c'est être essentiellement et fondamentalement insaisissable, au sens de non-être massif, spatiotemporel et inintelligible. Comment, en ce sens, une même entité saurait-elle être, tout à la fois, mystérieuse et réelle ?

La mort se dérobe au sens et à l'intelligence. Son appréhension objective est impossible, et toute tentative d'intelligibilité débouche sur l'aporie de l'irrationalité. Son être semble si obscur que même la raison la plus exercée et la plus experte, ainsi que les sens les plus aiguisés ne peuvent le saisir. Et pourtant, elle est bien connue puisqu'elle ne cesse de faire des victimes. « Nul d'entre les dieux et les hommes ne la voit, les grands sont dans sa main comme les petits. Personne ne peut écarter sa malédiction de quiconque il aime (Assmann, 2003, pp. 229-230) ». Tout à la fois inconnue et connue, la mort est l'indéfinie qui fait de l'homme un être fini.

L'indéfinition de la mort, c'est-à-dire sa nature mystérieuse, en fait une réalité qui invisibilise l'homme. Sans être une personne, elle opère comme telle, semant ainsi le trouble, la peur et l'angoisse. Bien loin d'avoir affaire à un être humain en chair et en os, doué de conscience et d'esprit critique, l'on fait face au chaos insondable, ou plutôt, l'on est aveuglé par un adversaire informe et imparable, qui a toute l'allure d'une monstruosité dévorante. La mort dévore en demeurant invisible ; elle frappe en se retirant indistinctement, dans un néant total.

Tout être vivant est voué à la mortalité. Inscrit dans une temporalité dynamique, l'homme est, en tant qu'être vivant, soumis à une finitude qui le contraint à l'impossibilité d'envisager toute transcendance. Sauf à changer de nature, l'homme ne peut pas ne pas mourir. La condition humaine porte la marque indélébile de la mortalité, (et ce, depuis l'Égypte antique) sans pouvoir l'annihiler. En effet, s'étant retrouvé dans le séjour des morts par la faute de son propre frère, Seth, le dieu égyptien, *Osiris* interroge : « Ô Atoum, comment se fait-il que je doive m'en aller dans un désert sans eau, sans air, très profond, très obscur, absolument illimité ? » (J. Assmann, 2003, p. 227). Si la mort n'épargne pas *Osiris* lui-même, c'est le gouffre existentiel où elle l'emporte qui attire l'attention. L'absence d'eau et d'air, la profondeur démesurée, l'obscurité et l'illimitation sont la preuve de la non-viabilité de ce lieu où la mort l'entraîne. Comme *Osiris*, les vivants, non seulement, ne peuvent se prémunir contre la malédiction de la mort, mais en ignorent aussi totalement la nature ontologique. Qu'est-ce que la mort ?

Personne ne le sait. Aucun vivant, mortel par nature, ne peut affirmer en connaître la nature ou le visage. Le visage de la mort, c'est l'absence de visage. L'identité de la mort est son défaut d'identité. L'être de la mort, c'est le non-être. Car la présence de la mort dit le défaut et l'absence de vie. Vivant et mort ne coïncident pas. En ce sens, la réflexion sur la mort la fait saisir comme une réalité mystérieuse. « La mort est génératrice de mystère, elle apparaît tout à la fois comme le seuil de l'autre monde et le voile qui le recouvre » (J. Assmann, 2003, p. 37). Le mystère de la mort découle aussi du fait que le mort s'ignore comme tel ; et le vivant, qui le sait, ignore cependant ce qui se passe après le décès. Ni avant ni après la mort l'on ne sait ce qu'elle est. Elle demeure pure mystère pour la raison qu'un voile métémpirique obstrue aussi

bien la vision des vivants que celle des morts. Si la frontière entre la vie et la mort tient juste à un fil, notamment celui des Moires, la rupture de ce fil entraîne dans un précipice sans fond ni lumière, où l'ignorance reste le principe. Les Moires tenaient le destin des hommes entre leurs mains. Elles tissaient le fil de la vie.

D'abord, la benjamine, Clotho, se chargeait de tisser le fil (ce qui correspond à la naissance) ; ensuite, Atropos le mesurait (allusion faite à la durée de vie de l'individu) ; pour qu'enfin, Lachesis le coupât (marquant ainsi le terme de la vie ou la mort). « Quand il s'agit d'un être humain, la « part » en question est marquée par la condition mortelle du nouveau-né et se présente tout d'abord comme le segment de vie qui lui est attribué, avec un début et une fin. Les Moires veillent au respect de ces limites, qui est inhérent au cycle vital lui-même » (Pirenne-Delforge et Gabriella Pironti, 2011, p. 4). Tout cela paraît tout à la fois mystérieux et destinal pour l'homme. De même qu'il n'a pas su quand il naîtrait, l'homme ne sait pas quand il mourra. Il est pris en étau dans un milieu dont il ne connaît ni le début ni la fin. Si la vie l'effraie moins en raison des délices qu'elle peut lui offrir de son vivant, il voit plutôt en la mort l'horizon imminent qui douche ses espoirs, ses attentes et ses ambitions. Sans doute nourrit-il en secret un désir d'immortalité que sa simple condition de mortel ne semble pas lui offrir. Au demeurant, « la mort est le point de tangence du mystère métémpirique et du phénomène naturel » (V. Jankélévitch, 2017, p. 22). Elle est à la porte, autour de soi, invisible, insaisissable, et pourtant voisine. Elle incarne, en ce sens, le lointain, mais bien proche. Lointaine, parce que se profilant à l'horizon de la vie, proche parce survenant et pouvant survenir à tout instant autour de soi ou contre soi. La contradiction qui se profile par-delà cette inextricable ambiguïté de la mort en amplifie le mystère.

La tradition grecque antique, à travers la figure de Prométhée, a tenté de sauver les hommes en les protégeant de la tourmente qui accompagne à la fois la conscience, voire la clairvoyance de la mortalité et le mystère proprement dit de la mort. L'action de Prométhée a consisté à dissimuler aux hommes la prévisibilité du destin, en d'autres termes, la capacité à prévoir leur mort et les modalités du séjour dans le monde des morts. « J'ai ôté aux mortels de prévoir leur trépas (...) J'ai établi en eux d'aveugles espérances » (J. Assmann, 2003, p. 26). Prométhée a donc remplacé la connaissance par l'espérance, l'autre nom de la croyance et de la foi. Le fait de savoir qu'il faut mourir est supportable pour le mortel seulement si sa vue en est voilée, ce qui signifie, à condition qu'il ignore tout, des circonstances de la mort. L'homme doit donc accepter passivement la mort comme preuve du tragique de l'existence ou de l'implacable destin. « Nous sommes dans la vie entourés par la mort » (J. Assmann, 2003, p. 32). La vie se fonde et se saisit sur la conscience de la mortalité. Mais la mort, bien que nécessaire, est-elle anéantissement absolu de l'homme ? Ne faut-il pas, plutôt, la saisir comme le passage à l'autre de la vie, ou à la vie authentique ?

2. Épreuve de la mort comme médiation vers la vie authentique

L'histoire de l'homme prouve que, de même qu'il n'a pas encore pu se dispenser de mourir, l'être humain n'a jamais cessé de nourrir un désir d'immortalité voire d'éternité. Tout homme nourrit le secret dessein d'échapper à la mort. Ainsi, la première section de cette partie portera sur le désir d'éternité de l'homme. Quant à la seconde, elle montrera comment la figure du dieu égyptien Osiris a inspiré des pratiques culturelles célébrant la vie après la mort.

2.1. Désir d'éternité de l'homme

Le commencement pour l'homme, en tant qu'individu, c'est la naissance, alors que sa fin est la mort. L'intervalle ouvert à la naissance se refermerait, ainsi, au moment où l'homme meurt. Cloisonné dans une existence finie, l'homme serait incapable de prolonger sa vie, encore moins d'aspirer à une vie par-delà la mort. M. Anganga l'explique dans le passage infra :

Autrement dit, vie et mort, selon la cosmogonie africaine, sont aînées et antérieures à l'homme. Elles ont devancé ce dernier qui, dans la vie, est un puîné subissant au quotidien l'expérience d'enfantement et de trépas, de larmes et de sourire, d'enthousiasme et de chagrin. C'est autour d'elles que gravitent, pour le Muntu (l'homme), tout son être (M. Anganga, 2011, p. 88).

L'essence humaine est constituée par le lien indissoluble entre la vie et la mort. Ces double polarité existentielle et essentielle écartèle l'homme, occupé à réussir sa vie et à la vivre dignement, mais en même temps tourmenté et angoissé par la survenue imminente de la mort. Faut-il vivre dans la feinte de la mort, ou au contraire, composer avec elle ?

Tout en sachant qu'il est mortel, l'homme aspire tout de même à continuer de vivre, après la mort. Tel est, en substance, le sens de son désir d'éternité. Ce désir le ramène-t-il à la vie ? Rallonge-t-il autrement l'ancienne vie ? Ou, donne-t-il accès à une autre vie, une fois que la première a été abrégée ? Le désir d'éternité a beau n'être qu'un désir, une espérance de pérennité existentielle atemporelle, il vaut toujours mieux que la lâche résignation dans l'idée d'une finitude irrémédiablement radicale. La véritable mort serait d'abdiquer face à la certitude de la « mortellité » et à l'imminence de sa propre mort biologique. La véritable mort serait aussi la mort de la pensée comme pensée de la mort vivifiante. Certes, « la mort est la mort du penseur, dont la pensée a pensé la mort » (T. Vian, 2020, p. 8). Mais, dans la mesure où la pensée de la mort se place au-delà d'elle, en toute conscience, elle parvient à surmonter cette mort.

La pensée de la mort devient pensée de la vie, la mort faisant dès lors partie de la vie, comme son extension ontologique. La mort est la vie s'accomplissant dialectiquement dans sa totalité ontologique divinisée. « Il est peut-être davantage besoin d'une pensée de la mort et du rien à partir desquels seuls peuvent se lever l'horizon de l'intemporel et les figures du divin » (F. Dastur, 1994, p. 6). L'idée d'un argument thanatologique par analogie avec l'argument ontologique cartésien prouvant la nécessaire existence de Dieu par son inégalable perfection est invoquée par F. Dastur pour penser la mort comme ouverture vers l'absolu qu'est le divin. L'homme est, selon Heidegger (1976, p. 152), « ce mortel qui regarde dans la direction du divin », tandis que la mort se saisit, quant à elle, comme « l'écrit du rien en même temps que l'abri de l'être » (M. Heidegger, 1958, p. 213). Habituellement comprise comme un objet d'épouvante, la mort devient une occasion de dépassement de la contingence et de la finitude individuelle vers l'éternité divine de l'être.

Épicure enseignait à éviter de penser la mort et de s'accrocher plutôt à la vie. Il admettait que la mort est pur néant, absence d'être, disparition de l'être vivant. « Quand nous sommes, la mort n'est pas là, et, quand la mort est là, nous ne sommes plus. Elle n'est donc en rapport ni avec les vivants ni avec les morts, puisque, pour les uns, elle n'est pas, et que les autres ne sont plus » (Épicure, 1987, pp. 124-125). La néantisation de la mort par Épicure vise à montrer que la mort n'a pas d'impact sur l'homme. Ce dernier se doit donc de mener une existence libérée du spectre et de la hantise de la mort. Mais la non-coïncidence du vivant avec la mort est-elle le signe que la mort est essentiellement pur néant ?

En enseignant à cultiver son jardin et à se défaire de l'inquiétude et l'angoisse de la mortellité, le disciple d'Épicure, M. Montaigne, invite à dépasser la radicalité de la mort.

Non seulement la mort est réelle, mais elle est le continuum de la vie en son essence même. C'est sans doute pourquoi, écrit Montaigne, « il est incertain où la mort nous attende, attendons-la partout. La préméditation de la mort est préméditation de la liberté. Qui a appris à mourir, il a désappris à être un esclave » (M. Montaigne, 1987, liv. 3, chap. 12). Autant s'habituer au fait de devoir mourir pour cesser d'être dans l'esclavage de la hantise et de la peur qu'elle pourrait inspirer. Être prêt à mourir en tout lieu et à tout instant permet de vivre sereinement, pour ce que l'homme arrive à concilier dialectiquement la vie et la réalité prochaine de la mort.

L'homme est essentiellement et dialectiquement vie et mort. En tant que vie, il est chargé positivement. C'est une énergie positive qui le constitue et le fait subsister dans l'existence, au moment où il se dit vivant et se saisit, extérieurement, comme tel. L'homme est semblable à l'arbre vivant qui produit des fruits et les conduit à maturité. Tant qu'il vit, il pourvoit à la création en s'élevant et en procréant, mais aussi en produisant de la richesse pour la rendre bénéfique au reste de la création. Mais l'énergie positive ne saurait, à elle seule, rendre possible et durable la dynamique de la vie, si tant est que pour vivre et persévérer dans son être, l'on a besoin d'un équilibre énergétique. La régénérescence et le renouvellement de l'essence vitale seraient impossibles sans la mort, qui en assure, dès lors, l'équilibre, en assumant la fonction négative de la vie. La charge négative de l'homme vient rétablir l'équilibre existentiel afin de lui permettre de vivre pleinement, totalement.

La charge négative de l'homme, c'est la mort, en tant qu'elle rend dialectiquement possible le passage à la vie, c'est-à-dire la reconquête de l'énergie vivifiante, qui est lumière éternelle. Commentant la sagesse et la spiritualité égyptiennes antiques au sujet de la vie et de la mort, C. Jacq écrit : « Pour que cette dernière (la vie) ne se limite pas à l'existence inscrite dans le temps, il convient, selon une formule d'une remarquable puissance, de vivre la vie et de mourir la mort » (1998, p. 9). Étant donné que la mort est venue à l'existence, c'est-à-dire qu'elle n'a pas toujours existé, elle s'éteindra. L'extinction ou la mort de la mort fait émerger la vie sous forme de lumière. « Lorsque l'être est devenu lumière, lorsqu'il a retrouvé sa dimension universelle captive dans l'individualité pendant son séjour terrestre, il ne perçoit plus la mort comme une frontière infranchissable. Alors que la vie n'est jamais née et ne peut donc pas mourir, la mort, elle, a pris naissance et mourra » (C. Jacq, 1998, p. 9). Suivant donc la conception égyptienne telle que rapportée par C. Jacq, l'homme est vie et mort en unité essentiellement dialectique et ontologique. Sa mort ne fait que réaliser et révéler l'authenticité de sa vie.

Platon, dans ce sens, a raison de nous enseigner à apprendre à mourir, comme le vrai philosophe. Si, pour lui, être philosophe rime avec l'apprentissage dialectique de la mort, c'est sans doute parce que la mort, en étant attelée à la vie, en révèle toutes l'étendue, l'épaisseur, la profondeur et la vérité éternelle. Vivre, c'est déjà mourir, et mourir, c'est réaliser sa vie dans sa vérité. « Revivre ; existence des âmes des morts, une condition meilleure pour les âmes bonnes, pire pour les mauvaises » (Platon, 1968, p. 131). La leçon platonicienne a cela de saisissant et de rassurant qu'elle s'inscrit dans la filiation de la conception égyptienne de la vie et de la mort, tout en inspirant des visions contemporaines portées par certains peuples africains. « La vie se nourrit de la mort. La vie est inconcevable sans un principe de négativité. Au cœur même de la vie est logée la mort (...) Que serait le vivant si le mort cessait de lui redonner vie ? » (R. L. Boa-Thiémélé, 2023, p.13). La mort est passage du vivant dans l'*Èblohlo*, c'est-à-dire l'au-delà, en langue *agni*. Mais c'est précisément parce que les hommes qui meurent, à l'instar des choses, ne gardent pas la même figure, mais se transfigurent pour revivre, que la vie elle-même devient, à nouveau, possible. La mort est donc la source de la vie, ou plutôt, la vie est la finalité de la mort, ainsi que l'enseigne la résurrection osirienne.

2.2. Résurrection osirienne ou accès à la vie authentique

La mort est un phénomène humain, au même titre que la vie. L'espoir de revivre après la mort institue la réalité mortuaire comme fait culturel hautement humain. La conscience de la mortellité est, avec le souci et le culte des morts, fondamentale dans l'élévation de l'homme à l'humaine condition. L'homme n'est humain que par le respect qu'il voue à ses morts. « C'est pourquoi il n'est pas illégitime de voir dans le deuil, pris au sens large d'assomption de l'absence, l'origine de la culture elle-même » (Dastur, 1994, p. 9). Aucune culture ne tient en aversion et ne néglige le devoir moral d'honorer convenablement ses morts. Ce n'est donc pas en vain si « l'homme a honoré ses morts avant d'inventer des dieux » (R. L. Boa-Thiémélé, 2023, p. 13). L'honneur rendu aux morts, la dévotion à eux accordée délivrent de la contingence

et de la mortalité, somme toute, animale. Vivants et morts, par cet acte, accèdent à un statut plus enviable, celui d'immortels transcendants et stellaires, au même titre que les dieux. « Nous savons que chaque fois que nous rendons hommage à nos chers disparus, nous élevons les vivants et les morts également au-dessus de la contingence, et nous leur accordons une valeur transcendante » (R. L. Boa-Thiémélé, 2023, p. 13). La contingence est le lieu du besoin, de la finitude, de l'angoisse et de l'éternelle insatisfaction. L'élévation à la transcendance permet à l'homme d'entrevoir une possible coïncidence avec l'essence divine, délivré de ces maux. Il n'est plus un simple mortel, soumis au règne implacable de la nature, mais il se pense désormais comme un élément spirituel supérieur à la nature. L'homme passe ainsi d'une vie brève et soumise aux caprices de la mortellité à la vie authentique, qui est celle des dieux. Le passage de la mortellité à la divinité et à l'immortalité est possible à travers l'acte de la résurrection initié par le dieu égyptien *Ousiré* (Osiris, en Grec).

Dans la tradition spirituelle nubio-égyptienne de l'Antiquité, *Ousiré* est le seul dieu dont le règne suscite une rivalité, celle de son frère, *Set* ou *Setekh* (Seth en Grec). Il est assassiné par ce dernier, et son corps, démembré et éparpillé dans les eaux du Nil. Mais grâce au savoir-faire de sa sœur-épouse *Aset* ou *Aséta* (Isis, en Grec), et de son autre sœur *Nebt-Het* ou *Neb-Hout* (Nephtys, en Grec), en matière de momification, *Ousiré* est ressuscité et renaît à la vie éternelle. Ainsi, « à Osiris ressuscité, auquel Pharaon est identifié, il est dit : sois vivant, sois vivant, dresse-toi ! Sorti du « lac de vie », *Ousiré* est « le stable (men) en vie, et le cœur du roi vit grâce à l'énergie qui émane du dieu » (C. Jacq, 1998, p. 23). À l'image d'*Ousiré*, qui échappe ainsi au temps mortifère, le Pharaon ne peut pas mourir. De même ne meurt-il pas, l'homme qui s'est appliqué, durant sa vie, au respect de *Maât*.

Étant donné que le secret de la vie réside dans la lumière, elle-même trouvant sa source dans le champ d'*Ialou* ou champ de vie, toute notre vie doit être au service de la lumière. *Ousiré*, mort, est parvenu à ressusciter en accomplissant le cycle de la lumière, *Râ*. Après avoir abordé dans la barque sacrée, il a réalisé la toute-puissance de la vie (*ankh*), en effectuant le voyage vers la vie en éternité, et ce, grâce à la lumière inextinguible de *Râ*. L'un des textes égyptiens de la résurrection osirienne, tels qu'inscrits dans les pyramides, est ainsi présenté par C. Jacq (1998, p. 26) : « Ô Osiris le roi, tu es parti (mais) tu reviendras, tu as dormi (mais) tu t'éveilleras, tu abordes (au village de l'au-delà) mais tu vis ». Ce passage permet de connaître les éléments d'une science de la résurrection. Il s'agit de la traduction visible, dans la pierre, de la vie lumineuse qui se régénère, se renouvelle et s'actualise, après être sortie victorieuse de la mort. Les textes des pyramides, ainsi que les pyramides elles-mêmes, sont des productions culturelles qui permirent aux Égyptiens de matérialiser leur présence sur terre en éternité, mais aussi d'aspirer à la résurrection des dieux. Dans le texte ci-dessous, J. Assmann clarifie le sens de la création culturelle dans l'Égypte antique.

La culture naît de la conscience de la mort et de la mortalité. La culture correspond à la tentative de créer un espace et un temps où l'homme peut se représenter par-delà l'horizon limité de sa vie et prolonger les lignes de ses actions, expérience et projets d'accomplissement. (Assmann, 2003, p. 26).

Préoccupés par la pensée de la mort, par son imminence effective, mais aussi soucieux de pérenniser la vie, les hommes recourent à l'aide et à la providence des dieux, au travers de la création culturelle. Ils agissent pour que les dieux les sauvent du monde de la mort, qui est macabre, ténébreux et horrifant, en vue d'accéder à un monde où règne la vie éternelle.

La culture est la médiation nécessaire entre les hommes et les dieux vers l'éternité. Par la culture, l'homme compense ses carences naturelles en définissant un projet d'amélioration ininterrompu de sa condition. Le désir d'immortalité et d'accès à la divinité des Égyptiens a pu se réaliser, non seulement dans les éléments culturels qu'ils ont créés et légués à la postérité, mais aussi dans cette forme de spiritualité particulière et riche, qui fait de la transcendance une immanence. « Cette croyance universelle s'est transmise à travers la multitude des civilisations.

Le Kâ de l'Égypte ancienne, l'Edolon de la Grèce antique, le Genius des Romains, le Rephaïm des Hébreux et le Corps astral des Spiritistes expriment la continuité d'une vie après la mort » (A. Sotto et V. Oberto, 1978, p. 251). *Ousiré* a vécu en homme, parmi les humains, les a gouvernés et a ressuscité d'entre les morts pour accéder à la vie éternelle. À son image, chaque humain qui meurt en ayant vécu suivant les principes de la Maât, sera justifié et ressuscitera dans la lumière éternelle de *Râ*, pour être aux côtés des dieux, pour l'éternité, ainsi que l'indique *Le Livre des morts* : « Il a été trouvé de bouche pure sur terre. Je me place devant le maître des dieux ; j'atteins la localité de mâ-ti ; je me lève en dieu vivant ; je brille dans la société des dieux qui sont au ciel. Je suis comme l'un d'entre vous » (P. Pierret, 1882, p. 7).

Ousiré est, non seulement, le dieu qui veille sur le trône et lutte contre le mal, mais également la divinité qui préside aux destinées des morts dans l'au-delà. Garant de l'ordre, de la vérité et de la justice, c'est lui qui veille à la pesée du cœur et des âmes des défunts sur la balance de Maât. Si les rites de momification et d'ensevelissement visent à faciliter l'accès du défunt au séjour des morts, c'est, en revanche, la conduite irréprochable de ce dernier qui lui permettra de justifier son *Kâ*, c'est-à-dire son essence divine, et donc de triompher du jugement d'*Osiris*, pour, enfin, pouvoir séjourner dans la lumière des dieux éternels.

Conclusion

En articulant la mort à la vie, les Anciens Égyptiens ont réussi à asseoir une vision hautement spirituelle de l'existence humaine. En se préparant durant toute leur existence au fait de devoir mourir, à travers la construction de tombeaux monumentaux, les Égyptiens avaient pris la pleine mesure de ce que la vie d'ici-bas prendrait, certes, fin, d'une certaine manière, avec la mort, mais qu'ils auraient droit à une autre vie, plus libre, plus lumineuse, aux côtés des dieux, pour l'éternité. La réalité de la mort rend ainsi précieuse la vie, et c'est une attitude fort sage que de savoir mesurer le prix de cette vie. L'héritage égyptien s'est poursuivi et transmis jusqu'à nous, pour innover nos attitudes et comportements vis-à-vis de la mort, mais aussi nos pratiques spirituelles et culturelles, notre conception même de la vie en général et, en particulier, de la vie éternelle, qui est, en soi, résurrection et renaissance.

À l'instar des sociétés égyptiennes de l'Antiquité, les sociétés contemporaines d'Afrique noire nourrissent toujours des représentations positives d'un au-delà où l'*Osiris* N ou le défunt justifié, devient un ancêtre vénéré, c'est-à-dire un esprit proche de Dieu, apte à vivre, pour l'éternité, dans la lumière divine. Chez les Agni, par exemple, il n'y a pas de disparition pure et simple de la personne, après la mort. La civilisation agni perpétue donc, d'une certaine façon, l'héritage égyptien de la renaissance et de la survivance éternelle des âmes après la mort. Loin d'achever la vie, la mort la réalise comme son but, c'est-à-dire sa finalité. L'absurdité de la mort trouve son sens, son élucidation et sa justification dans la vie.

L'homme ne meurt que pour vivre éternellement comme un dieu. Vivre, mourir et revivre, comme si l'homme s'égalait à Dieu, telle semble être l'itinéraire poursuivi par les visions contemporaines de la résurrection portées par les théories transhumanistes, en termes de rallonge de la vie ou de suppression de la mort. Le transhumanisme considère que la mort n'est ne doit pas être une fatalité.

Les avatars de la mort que sont la maladie et le vieillissement cellulaire sont des problèmes qui seraient solubles par la science et la technologie. Les théories et pratiques transhumanistes visent à prolonger radicalement la vie, à régénérer les cellules mortes ou vieillissantes et à transférer la conscience et l'intelligence humaines vers des supports digitaux au moyen de l'intelligence artificielle. Le transhumanisme caresse le vieux rêve égyptien de la vie éternelle.

Références bibliographiques

- Anganga, Marcel, (2011). « Vie et mort en Afrique noire ». *Théologiques*, Vol. 19, n°1, p. 87 à 106.

- Aupetit, Michel, (2015). « Qu'est-ce que la mort ? », in *La mort, un temps à vivre*. Paris : Ed. François-Xavier de Guibert, Académie d'Éducation et d'Études Sociales.
- Assmann, Jan, (2003). *Mort et au-delà dans l'Égypte ancienne*. Traduit de l'Allemand par Nathalie Baum, Éditions du Rocher, Champollion.
- Boa-Thiémélé, Ramsès Léon, (2023). *Le poète, le Philosophe et la politique, Réflexions paradoxales sur Bohui Dali et Zadi Zaourou*. Abidjan : Les Éditions Kamit.
- Charpier, Stéphane & Calheiros, Cecilia, (2025). « L'immortalité, une vieille utopie réveillée par le transhumanisme », Paris : Polytechnique insights. La Revue de l'Institut Polytechniques, 3,14, n°6, p. 30 à 34.
- Collin, Thibaut, (2015). « Ceux qui restent », in *La mort, un temps à vivre*. Paris, Ed. François-Xavier de Guibert, Académie d'Éducation et d'Études Sociales.
- Dastur, Françoise, (1994). *La mort. Essai sur la finitude*. Paris : Hatier, Optiques philosophie.
- Devillers, Laurence, (2025). « Nos avatars virtuels nous survivront-ils ? », Paris : Polytechnique insights. La Revue de l'Institut Polytechniques, 3,14, n°6, p. 35 à 40
- Épicure, (1987). *Lettre à Ménécée*. Trad. du Grec par Marcel Conche, Paris : PUF.
- Eschlimann, Jean-Paul, (1985). *Les Agni devant la mort*, (Côte d'Ivoire). Paris : Éditions Karthala.
- Guittou Jean-Paul, (2015). « Discours introductif », in *La mort, un temps à vivre*, Paris : Ed. François-Xavier de Guibert, Académie d'Éducation et d'Études Sociales.
- Heidegger, Martin, (1976). *Questions IV*. Paris : Gallimard,
- Heidegger, Martin, (1958). *Essais et Conférences*. Paris : Gallimard,
- Hardjedef, Helck, (1984). *Die Lehre des Djedefhor und die Lehre eines Vaters an seinen Sohn, Wiesbaden*. Kleine Ägyptische Texte.
- Jankélévitch, Vladimir, (2017). *La mort*. Paris : Champ essais.
- Jankélévitch, Vladimir, (1986). *Philosophie première*. Paris : PUF, Quadrige.
- Lledo, Pierre-Marie, 2025, « Vivre sans vieillir : mythe ou réalité ? », Paris : Polytechnique insights. La Revue de l'Institut Polytechniques, 3,14, n°6, p. 25 à 29.
- Montaigne, Michel (de), (1987). *Essais*, Paris : Trad. Guy de Penon liv. 3, chap. 12.
- Pierret, Paul, (2024), *Le Livre des morts des Anciens Egyptiens*, d'après le papyrus de Turin et les manuscrits du Louvre, selon l'édition d'origine de 1882, l'armoire aux sortilèges.
- Pirenne-Delforge et Pironti, Gabriella. (2011). « Les Moire entre la naissance et la mort : la représentation au culte, Lausanne, Université de Lausanne, éd. Électronique : <http://journals.openedition.org/edl/143>.
- Platon, (1968). *Phédon*, in *Apologie de Socrate. Criton. Phédon.*, Trad. Du Grec par Léon Robin et M.- J. Moreau, Paris : Gallimard/Folio Essais.
- Sotto, Alain et Oberto, Varina. (1978). *Au-delà de la mort. Nouvelles recherches parapsychiques*, Paris : Presses de la Renaissance.
- Vian, Thibault. (2020). *Voyage vers la mort chez Vladimir Jankélévitch* : hal-02429951, Hal open science.